

Open studios – Artistes en résidence

Chizu Anucha



Chizu Anucha
credits Marco Cornelli

**villa
arson**

Résidence du 29 janvier au 8 avril 2024

nice

Chizu Anucha (alias chizu nnamdi) est en résidence à la Villa Arson du 29 janvier au 8 avril 2024 dans le cadre de *Magnetic 2*.

Magnetic 2 est un programme de résidences d'artistes de Fluxus Art Projects qui réunit huit institutions: quatre en France – Villa Arson à Nice, CAPC à Bordeaux, Frac Bretagne à Rennes, Frac Grand Large à Dunkerque – et quatre au Royaume-Uni – Cove Park en Écosse, Wysing Arts Centre en Angleterre, Flax Art Studios en Irlande du Nord et Aberystwyth Arts Centre au Pays de Galles. *Magnetic 2* est soutenu par l'Institut français du Royaume-Uni, l'Institut français, le ministère de la Culture, le ministère de l'Europe et des Affaires étrangères, Creative Scotland, Arts Council England, Arts Council of Wales/Wales Arts International, Arts Council of Northern Ireland, le British Council et ses précieux mécènes et amis.

Ecossais d'origine nigériane, Chizu Anucha est diplômé de l'université Heriot-Watt d'Edimbourg en ingénierie structurelle et design architectural et titulaire d'un Master of Design de la Glasgow School of Art dans le domaine du son et de l'image en mouvement.

Multidisciplinaire et collaborative, sa pratique se situe à l'intersection de la composition musicale, de la vidéo et de la performance. Son travail sur les images en mouvement est poétique et réflexif, tandis que sa musique rassemble conflits internes, aspirations et vestiges nostalgiques pour étudier les tensions historiques inhérentes à la représentation du corps noir. Il expérimente ainsi la formation de récits historiques et fictifs, souvent en recontextualisant des films d'archives et des collages de vidéos VHS avec une bande-son musicale au premier plan. Son travail a été présenté dans de nombreux festivals, musées et centres d'art contemporain en Ecosse, notamment au Royal Glasgow Institute (2020), à Edinburgh Art Festival (2021), au Victoria & Albert Museum Dundee (2021), à la David Dale Gallery (2022), à la Burrell Collection (2023) ou encore au Glasgow Short Film Festival (2023).

Entretien

Gil Lekh: Bonjour Chizu, pouvez-vous nous parler de votre parcours et de ce qui vous a amené vers les médiums de la performance, de la vidéo et de la musique?

Chizu Anucha : Bonjour ! J'ai découvert que ces médias se répondent très bien les uns aux autres pour exprimer certaines choses, car ils ont des langages très similaires. D'un point de vue théorique et esthétique, ils se complètent très bien. Mon parcours musical a commencé par une formation classique au violon, puis à la clarinette et à la clarinette basse lorsque j'étais adolescent et que je jouais dans des ensembles à vent. À cette époque, j'ai appris la guitare acoustique et je me suis intéressé aux styles de musique indé, alternative, folk et espagnole, puis j'ai commencé à écrire de la musique. Je n'ai jamais joué de guitare dans des groupes lorsque j'étais jeune, mais j'ai toujours voulu le faire. Je me suis fait une place dans le monde de la musique et j'ai toujours aimé m'émouvoir de vidéos musicales qui me touchent pour une raison ou une autre. J'ai ensuite commencé à expérimenter la vidéo lorsque j'étais à l'école d'art. Lorsqu'on nous confiait des projets vidéo, la plupart des gens optaient directement pour les caméras 4k et ultra HD, mais cela ne m'intéressait pas tant que ça. J'aimais fouiller dans les archives et j'appréciais les qualités texturales des VHS et des bandes vidéo. J'aimais l'idée de mélanger des récits historiques et leurs images avec de la musique que j'avais faite et celle de superposer des choses que j'avais filmées au caméscope. L'imagination du spectateur se trouve alors dans cet espace entre le réalisme et la fantaisie, quelque part dans la surréalité. J'aime travailler avec la VHS et la miniDV parce que l'équipement est très facile à utiliser. Ce n'est pas aussi jetable que le numérique et c'est beaucoup plus instantané que le film analogique, c'est quelque part entre les deux. Comme avec le film analogique, vous avez le grain de l'image, le bruit de surface, le caractère et un certain charme qui invite le spectateur à l'examiner et l'attire vers l'image sous-jacente. Ensuite, lorsque vous appliquez une narration et une partition musicale, le réalisme s'en trouve renforcé et un petit monde se crée. Toutes ces choses que l'on peut explorer avec la musique, l'image en mouvement et le son constituent un langage qui peut communiquer des choses d'une manière singulière qui me parle vraiment.

G. L. : Quels sont les sujets qui traversent votre travail, et dans quels champs de réflexion vous situez-vous?

C. A. : Dans mon travail, la vidéo et la musique existent de manière tout à fait distincte. Mon travail vidéo porte sur les phénomènes sociaux, les gens, les lieux et la temporalité. Plus précisément les personnes de couleur, et la manière dont nous naviguons dans le monde au sein des cadres oppressifs qui nous sont imposés. La façon dont nos corps sont racialisés et politisés par le simple fait d'exister. Ma musique est beaucoup plus impliquée, c'est toujours moi, moi, moi, pauvre de moi, et sur ce que je ressens. La plupart du temps, c'est très insulaire, c'est de l'évasion et cela m'aide à donner un sens aux choses de ma vie qui me troublent ou qui n'ont pas de sens. J'aime être dans une

pièce avec de petites lumières chaudes et de l'encens, et construire un espace sonore qui semble correspondre à ce qui se passe dans ma tête et dans mon corps. J'essaie de devenir une personne plus équilibrée, ce qui implique de me séparer de mes émotions dans une certaine mesure, de ne pas être réactif, d'être capable de les observer et de m'observer moi-même avec une certaine distance et un certain degré d'objectivité. En même temps, nous nous devons de réserver du temps et de l'espace afin de ressentir pleinement les choses, de laisser filtrer les réactions de notre corps aux choses que nous vivons. Pour souligner cela, j'aime le romantisme et le désir - des choses que l'on ressent viscéralement et qu'il est parfois difficile d'exprimer. Avec les bonnes techniques cinématographiques, il est possible de romancer tout ce que l'on veut. Cela éclaire ensuite le langage artistique et la manière dont les choses peuvent être communiquées - avec chaleur. La joie et le plaisir sont également intéressants à explorer, en particulier en tant que personnes racialisées. La façon dont nous sommes conditionnés ou socialement autorisés à vivre ces choses peut être subvertie de manière très intéressante à l'écran ou par le biais de la performance. Par ailleurs, partout dans le monde, toutes les histoires tournent autour d'un conflit et de sa résolution, qu'il soit interpersonnel ou interne. Les gens veulent de la passion et du drame, et ils veulent aussi voir différents types de résolution modélisés.

G. L. : Je remarque que vos travaux antérieurs traitent de ces sujets en les reliant aux pratiques de guérison, au spiritualisme, à la psychanalyse et aux pratiques de soins. Votre travail va chercher des archives et de la documentation, et implique un travail d'investigation ou de coopération avec d'autres artistes. Ces pratiques infusent votre travail. On y trouve une perspective afrofuturiste comme dans *pidgin* (2019) par l'usage de musique contemporaine assemblée à un regard sur le passé qui se mêle à une réécriture du récit impérialiste blanc du film *African Sanctus* (1977, BBC Omnibus) de David Fanshawe. Dans ce film, vous partez à la recherche des voix de ceux qui nous ont précédé et ont institué la pensée noire comme l'artiste Maud Sulter ou le couple d'abolitionnistes fugitifs réduits en esclavage Ellen et William Craft. Pouvez-vous nous dire comment votre travail a évolué depuis 2019 ? Et pouvez-vous nous parler de votre rapport au temps dans votre travail ?

C. A. : Il s'agit là d'entreprises de grande envergure. Il est important de savoir qu'on ne le fait pas seul, que beaucoup de gens précèdent votre vie, qu'ils ont posé beaucoup de jalons, et que vous pouvez reprendre les choses qui résonnent en vous, ou pas. Je pense que le monde dans lequel nous vivons aujourd'hui est très déroutant, exaspérant et accablant, et que nous pouvons utiliser les récits historiques et les phénomènes sociaux comme des outils pour nous aider à y naviguer. En partant d'une véritable curiosité, en reliant certains points et en établissant des parallèles avec différents événements survenus dans le monde au fil du temps, nous pouvons ensuite extrapoler une voie à suivre pour nous-mêmes.

G. L. : Quel projet envisagez-vous de développer pendant votre résidence *Magnetic 2* à la Villa Arson ?

C. A. : De nos jours, de plus en plus de gens choisissent de travailler avec une intention de lenteur et je suis heureux que cela se normalise parce que je suis naturellement très lent à faire les choses. Lorsqu'il s'agit de réaliser un travail, c'est le plus souvent en prenant tous ces fragments de musique, de son et de vidéo, et en les assemblant pour en faire quelque chose de narratif. Quelques jours avant d'arriver à la Villa Arson, j'ai enregistré un certain nombre de morceaux au Green Door Studio à Glasgow avec mon compagnon de groupe qui joue de la batterie. La production et la réflexion sur les projets musicaux occupent une grande partie de mon temps ici.

Je développe également un projet intitulé "May the townspeople rejoice! huzzah!!". Il s'agit d'un point d'ancrage audiovisuel composé de musique, de paroles, de sons ambiants, de vidéos, d'images et de textes centrés sur les perspectives des Noirs, des Indigènes et des POC (*People Of Color*¹) à travers le prisme des pratiques spirituelles et rituelles. Ce projet découle de la recherche et du soutien au développement que j'ai reçu de *Sound UK* entre juin et novembre 2023. J'ai invité des praticiens créatifs à soumettre des notes vocales qui explorent les notions d'ascendance, d'appartenance, de voix collective, de guérison, de plaisir et de désir en réponse à une série évolutive de questions, d'incitations et de sons. En prenant le modèle de la vidéo comme contenant, où le son et l'image en mouvement sont un site de diffusion des connaissances et d'expérimentation, je vise à établir une solidarité et une collectivité parmi les perspectives marginalisées qui ont une forte affiliation aux phénomènes d'un autre monde via les terres de la Majorité Globale². Pendant que j'étais ici, j'ai découvert le point de vue d'Audre Lorde sur "l'érotisme"³ à travers le travail de Brandon LaBelle. Selon lui, le partage de la joie agit comme une base très chargée à partir de laquelle des formes de cohabitation, d'échange interpersonnel et de mutualité peuvent émerger. Nous pouvons entretenir les conditions productives de la mutualité et de l'autonomisation par le biais d'une base émotionnelle, psychique ou intellectuelle qui jette un pont entre le spirituel et le politique. La visibilité et l'interdépendance évoquées dans la "joie du devenir érotique" est une visibilité qui nous rend plus vulnérables et qui est aussi la source de notre plus grande force.

¹Personnes de couleur

²Terme collectif qui désigne et encourage les personnes non blanches à appartenir à la majorité dans le monde, en se référant aux personnes racialisées comme étant noires, africaines, asiatiques, brunes, à double héritage, indigènes du Sud et/ou racialisées comme étant des "minorités ethniques". Ces groupes représentent environ 80 % de la population mondiale.

³Audre Lorde, *The Uses of the Erotic: The Erotic as Power*. Ce texte a été présenté lors du Quatrième Congrès sur l'Histoire des Femmes, au Mount Holyoke College, le 25 août 1978. Il a été publié sous forme d'opuscule par Out&Out Books, et repris dans *Sister Outsider, Freedom, Californie, The Crossing Press Feminist Series*, 1994. Vous pouvez écouter son intervention sur <https://www.youtube.com/watch?v=aWmq9gw4Rq0>

G. L. : La musique va donc prendre une part importante dans votre recherche ici, à quel genre de musique vous intéresserez-vous ?

C. A. : Je m'intéresse surtout à la musique expérimentale qui fait le lien entre la musique populaire et l'avant-garde. Donc, même si je ne me préoccupe pas tellement de la spécificité du genre, cela m'excite vraiment. Je vais aux séances d'écoute d'Arnaud Maguet dans le cadre du module d'enseignement MMM (Méta Musique Machin) les jeudis à la Villa Arson. Ce sont de très bons points d'ancrage pour découvrir des musiciens et des groupes dont les histoires sont intéressantes. Découvrir les scènes musicales de Nice, Marseille et de la Côte d'Azur a été formidable. Beaucoup de groupes en tournée ne vont qu'à Paris, ce qui est assez dommage. J'ai aussi l'impression qu'il y a beaucoup d'alt-pop et de leftfield, de pop angulaire infusée de jazz - je suis vraiment à fond là-dedans. Les étudiant-es que j'ai rencontré-es jusqu'à présent s'intéressent à toutes sortes de choses que j'aime aussi beaucoup, c'est vraiment très varié. J'essaie de me débarrasser de mes attentes, de cette façon j'évite la déception de ne rien trouver et de devoir changer ou diluer ce que je planifie. Un refus intentionnel de mes attentes ouvre également le moi à un certain degré d'aléatoire qui, je pense, enrichit certaines pensées subconscientes, comme en écoutant la radio ou MMM. Il y a un équilibre entre la familiarité et le "chaos", qui filtre ensuite et influence l'esprit de manière imprévisible.

G. L. : Pouvez-vous nous dire comment vous entrez en contact avec les ressources d'archives et les collaborateur-ices ?

C. A. : Avec les archives en ligne, il s'agit généralement d'utiliser du matériel sous licence Creative Commons. Avec les archives institutionnelles, il s'agit généralement de frapper à la porte et d'espérer le meilleur, ce qui nécessite normalement un financement ou un soutien organisationnel. Ainsi, lorsqu'un projet est essentiellement expérimental, ce qui est souvent le cas, il est plus facile et plus amusant de passer au peigne fin les archives éphémères en ligne. Si l'on compare cela à la création musicale, c'est un peu comme si l'on fouillait dans un magasin de disques, puis que l'on écoutait des albums, que l'on prélevait des morceaux, que l'on faisait des surimpressions et que l'on créait quelque chose de nouveau à partir de ces morceaux. L'appréciation du matériel original est toujours présente, mais elle est orientée vers quelque chose de mémétique. J'espère simplement qu'en entreprenant des processus de ce type, nous pouvons enrichir la narration d'une œuvre en la recontextualisant à travers divers prismes. J'ai l'habitude de faire les choses par moi-même, car c'est ma zone de confort. Pour le projet "May the townspeople rejoice! huzzah!!", j'ai vraiment dû sortir de cette zone et me mettre en avant, ce qui était assez inconfortable mais immensément gratifiant. Pour moi, il s'agit d'une démarche générative qui fait écho au travail d'Audre Lorde. Parce que le projet sert de plateforme qui s'appuie sur les contributions des autres, il est interdépendant en son cœur, et nous devons tous exercer mutuellement différents types de vulnérabilité. En Écosse, les collaborations se sont faites avec des personnes que je connaissais déjà, il y avait donc

déjà une base de confiance. Alors qu'ici, en France, je n'ai pas cette base de rapport, et il y a la barrière de la langue. Pour moi, c'est donc un défi non seulement de rencontrer de nouvelles personnes, mais aussi d'acquiescer suffisamment de confiance en elles pour leur demander de participer à ce type de projet.

G.L. : Pouvez-vous nous en dire plus sur le projet "May the townspeople rejoice! huzzah!!" ?

C. A. : Pour l'instant, je le vois comme un espace assez amorphe qui tente d'archiver formellement et de rassembler quelques pistes de réflexion. Il souligne les expériences et les approches du selfcare et présente ces méthodes sous une forme assez méditative. J'espère qu'il servira en quelque sorte de catalogue de ressources à partir duquel les gens pourront être conseillés sur les moyens d'explorer leurs voyages spirituels de la manière qui leur convient le mieux à ce moment-là, que ce soit collectivement ou individuellement. J'ai été élevé dans l'Église catholique et j'ai fréquenté des écoles catholiques. Par exemple, si l'on prend les pratiques rituelles spécifiquement ancrées dans cette religion, il s'agit d'exercices établis, méthodiques et répétés qui servent à prendre soin de soi, de la communauté et à relier le corps et l'esprit au Divin. Au sein de cette communauté de personnes, cette présence divine, inconditionnellement aimante, est éternelle et omnisciente. Elle est également localisée dans une structure construite, logée dans le corps et métaphysiquement omniprésente dans l'espace. Je m'intéresse au rejet des pratiques formalisées et à la formulation d'approches autodirigées visant à atteindre des objectifs similaires. Cela, tout en reconnaissant l'existence d'êtres d'un autre monde qui échappent pour la plupart à la reconnaissance humaine. Dans une série d'incitations, l'une des questions que je pose est la suivante : que faites-vous pour vous sentir enraciné dans votre corps ou dans la Terre ? Sans le demander directement, la réponse à cette question suit généralement une approche méthodique d'un devenir spirituel, souvent dans l'isolement, l'abandon de l'idée de soi et l'offrande du corps aux éléments de la nature, même si ce n'est que pour un moment.

Le projet dans son ensemble tente donc de capturer ces choses, de les relier entre elles et de les mettre en scène d'une manière assez poétique qui suscite une certaine forme de méditation. Je veux qu'il permette aux gens de s'offrir le temps et l'espace nécessaires pour examiner ce qui a été discuté et d'y réfléchir à leur manière.

La Villa Arson est un établissement public du ministère de la Culture et composante à personnalité morale d'Université Côte d'Azur. Elle reçoit le soutien de la Ville de Nice, du Département des Alpes-Maritimes, et de la Région Sud Provence-Alpes-Côte d'Azur. La Villa Arson est membre des réseaux École(s) du Sud, BOTOX(S), Plein Sud, d.c.a, ANdEA et ELIA Art Schools.



20 avenue Stephen Liégeard
F-06105 Nice cedex 2
tél. +33 (0)4 92 07 73 73
servicedespublics@villa-arson.fr
www.villa-arson.fr